

EN CONFIDENCE

*La psychanalyste et le romancier ont uni leurs destins
il y a presque cinquante ans. Dans leur dernier livre*, ils racontent leur
histoire d'amour et partagent leur vision du mariage. Rencontre.*

Même si on sait, depuis Mallarmé, qu'« un coup de dés jamais n'abolira le hasard », les chances étaient infimes que ces deux-là se rencontrent. Il aura fallu que l'Histoire s'en mêle. Et que Julia Kristeva, née en Bulgarie, se réfugie dans l'université française, loin de la chape de plomb communiste des années soixante finissantes, pour y rencontrer un jeune écrivain, Philippe Sollers. Ils s'aimèrent avant et après mai 68. Ils sont mariés depuis presque cinquante ans. Etrange alchimie. Confortablement installés autour de leur table de salle à manger, au cœur du 6^e arrondissement parisien, l'écrivaine-psychanalyste et le romancier se chamaillent comme deux enfants pour prendre la parole en premier. Leurs yeux pétillent lorsqu'ils tentent d'expliquer leur vision *Du mariage considéré comme un des beaux-arts*, le joli titre de leur livre publié chez Fayard. « Chut, je parle ! », s'agace gentiment Julia Kristeva, incessamment interrompue par son volubile et turbulent partenaire. Un « jeune » couple. Presque comme les autres.

GALA : « Je n'ai jamais songé à me marier sauf une fois et une fois pour toutes », écrivez-vous, Philippe Sollers. Qu'est-ce qui fait que votre union a duré ?

PHILIPPE SOLLERS : Le plus souvent, le mariage est un conflit où l'un des acteurs est une victime. On se marie par calcul ou dans l'illusion, le temps use ce contrat. Aujourd'hui, les gens se marient, se démarient, se remarient, ou stagnent dans une déception réciproque. Nous avons réussi à conserver notre personnalité créatrice en nous stimulant sans cesse. L'indépendance financière de chacun a aussi été un élément d'équilibre et me paraît être primordiale.

JULIA KRISTEVA : Difficile de résumer cinquante ans de vie à deux. D'autant que nous ne voulons donner de leçon à personne. Notre génération issue de mai 68 a eu la conviction que l'on pouvait vivre de manière nouvelle l'expérience amoureuse. Sans victimisation de la femme, en comprenant que la culpabilité des infidèles n'était pas un impératif. Nous avons tout fait sur le plan de notre organisation de vie pour que chacun existe de manière indépendante. À chacun son espace, son bureau, nous nous retrouvons pour échanger le soir autour d'un dîner, et nous faisons part de nos pensées plusieurs fois par jour, souvent par SMS, et nous n'avons jamais cessé de dialoguer à travers nos livres. Notre vie à deux est un laboratoire où nous avons tout fait pour maintenir ce feu de la connivence. Chaque jour est une rencontre.

GALA : La différence entre les hommes et les femmes est irréductible. Comment avez-vous surmonté l'obstacle ?

P. S. : La fusion c'est l'idéalisation du couple, qui ne produit qu'une impasse. Nous ne sommes pas deux mais quatre. Son féminin ne sera jamais le mien et mon masculin ne sera jamais le sien. Et nous sommes même 2 + 2 + 1 depuis la naissance de notre fils David.

J. K. : Tout l'enjeu est en effet de ne pas avaler l'autre dans une pseudo-fusion qui s'avère en définitive être dominée par le narcissisme d'un

seul. Je crois beaucoup à la dimension de soins que l'on prodigue à l'autre. Rien ne doit être figé : Colette écrivait que « renaître n'est jamais au-dessus de ses forces ». Si les gens évoluent, ils croient souvent qu'ils se trahissent. Or nous apprenons à traverser nos frontières intérieures. L'identité n'est pas un culte. C'est un voyage, dans lequel vous ne trahissez pas, vous vous dépassez. « Je me voyage », dit une héroïne d'un de mes romans qui me représente.

GALA : Vous affirmez ne jamais vous être juré fidélité. Pour autant, un contrat à la Sartre-Beauvoir, qui se disaient tout, n'est pas souhaitable selon vous ?

P. S. : Un contrat de transparence me paraît en effet malsain. Le silence est préférable.

J. K. : L'amour n'est pas « stationnaire », disait déjà sainte Thérèse d'Avila. L'important est de préserver le socle de l'entente immédiate, l'harmonie des sens et l'alchimie sexuelle, qui restent indélébiles même si elles évoluent avec l'âge. Les rencontres qui vous transcendent tout au long de la vie ne doivent pas être utilisées pour détruire ce socle.

GALA : Comment avez-vous réussi à lutter contre le sentiment de jalousie ?

J. K. : Cela dépend beaucoup de la confiance que l'on peut avoir en soi et de notre histoire personnelle. Pour ma part, mon père m'aimait tellement que je me dis que si un homme ne m'aime pas, eh bien il se trompe ! Par ailleurs, je ne suis pas fascinée par les autres femmes, je ne les jalouse donc pas.

P. S. : Même réponse. Il y a un très faible coefficient homosexuel chez moi ! Je ne m'obsède pas sur les autres hommes.

GALA : La rencontre est le choc entre deux enfances. En quoi les vôtres, si différentes, étaient-elles compatibles ?

J. K. : L'enfance qui nous réunit, c'est, je pense, une certaine aisance par rapport au corps. J'ai retrouvé chez Philippe la même émotion des sens que chez moi.

P. S. : Tu as raison, d'ailleurs la photo de couverture de notre livre dit tout. On voit deux sportifs, serrés l'un contre l'autre, qui rient au soleil.

GALA : Conseillez-vous à François Hollande de se marier avec Julie Gayet ?

P. S. : Pourquoi pas, mais il ferait mieux d'épouser enfin Ségolène Royal.

J. K. : Si c'est uniquement pour la photo et pour bercer les abstentionnistes ou les frondeurs avec le vieux mythe du couple princier, cela n'a pas de sens.

GALA : Est-il facile de vivre avec une psychanalyste ?

P. S. : Je suis son meilleur patient. Ça me coûte très cher ! Il est certain qu'il est préférable de vivre avec quelqu'un qui a une vraie écoute. Et je fais des progrès tous les jours.

GALA : Et partager la vie du plus français des écrivains ?

J. K. : Ça n'est pas toujours facile, mais ça n'est jamais ennuyeux !

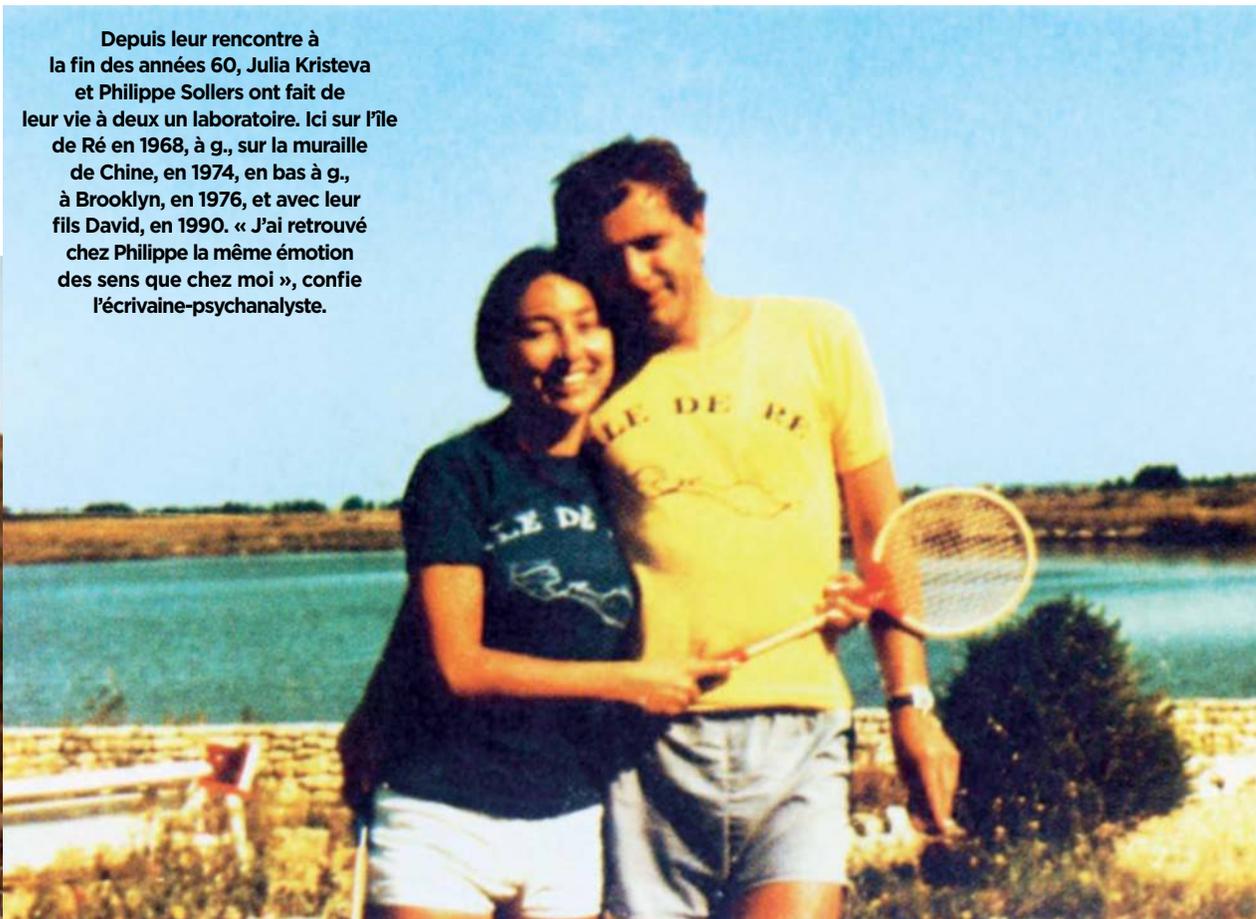
PROPOS RECUEILLIS PAR CANDICE NEDELEC

* *Du mariage considéré comme un des beaux-arts* (éd. Fayard).

“NOUS AVONS TOUT
FAIT POUR MAINTENIR
CE FEU DE
LA CONNIVENCE”

“Chaque jour

Depuis leur rencontre à la fin des années 60, Julia Kristeva et Philippe Sollers ont fait de leur vie à deux un laboratoire. Ici sur l'île de Ré en 1968, à g., sur la muraille de Chine, en 1974, en bas à g., à Brooklyn, en 1976, et avec leur fils David, en 1990. « J'ai retrouvé chez Philippe la même émotion des sens que chez moi », confie l'écrivaine-psychanalyste.



PHOTOS: COLU PIRSO



SOPHIE ZHANG

Philippe SOLLERS Julia KRISTEVA est une rencontre